

LA TANIÈRE

Du même auteur

Le Bonheur obligatoire

Albin Michel, 1991
et coll. « Points » n°P1536

Le Retour du hooligan

une vie
Seuil, 2006
(Prix Médicis étranger, 2006)
et coll. « Points » n°P1748

L'Heure exacte

(nouvelle édition du Thé de Proust, Albin Michel, 1990)
Seuil, 2007

Les Clowns : le dictateur et l'artiste

Seuil, 2009

L'Enveloppe noire

Seuil, 2009

Fiction & Cie



Norman Manea

LA TANIÈRE

roman

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION

«Fiction & Cie»

fondée par Denis Roche

dirigée par Bernard Comment

*L'auteur et l'éditeur remercient Odile Serre
de sa précieuse contribution à l'édition de ce livre.*

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DE L'INSTITUT CULTUREL ROUMAIN DE BUCAREST



Titre original : *Vizuiua*

Éditeur original : Editura Polirom

ISBN original : 978-973-46-0972-7

© original : Norman Manea, 2009, 2010

All rights reserved

ISBN 978-2-02-104923-7

© Éditions du Seuil, mars 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

PREMIÈRE PARTIE

Matinée neuve, à peine entamée. Un bras long et puissant de prestidigitateur déclenche la magie de la journée. La Lada jaune s'arrête au bord du caniveau.

– À la gare. Penn Station.

Au-dessus du volant, la photo et le nom du chauffeur : Lev Boltanski.

– Vous venez de Russie ?

– J'y ai vécu.

Voix enrrouée. Visage large, petits yeux.

– Où ça ?

– Odessa.

– Il me semble qu'Odessa est en Ukraine.

– Union soviétique ! Odessa et moi, nous sommes soviétiques.

Il n'y en a pas beaucoup qui connaissent la différence entre Russie et Ukraine. Vous n'êtes pas américain.

– Maintenant, je le suis. Comme vous.

Non, ce n'est pas forcément le commencement de la journée... Le début c'était l'inconnu tendant une petite main blanche, et un petit carton blanc, immaculé, aux lettres dorées.

– Je me demande si vous accepteriez de figurer dans une publicité. Une publicité pour la télé. C'est bien payé.

Et avant lui, le petit docteur Koch. Et encore avant lui, le souvenir de Lu, l'impossibilité de la rencontrer.

Le présent ! Le présent, marmonne le piéton. La devise de sa

nouvelle vie : LE PRÉSENT. Rien d'autre : LE PRÉSENT ! Dans la vie d'avant, il y avait le passé coupable et l'avenir radieux, mais ajourné. Maintenant, pourtant, maintenant... il est là, stupéfait devant l'inconnu qui lui tend une petite main blanche.

– Ne craignez rien. Une question, c'est tout. Juste une question.

Une entrée en matière abrupte. Mais le ton est calme, prudent.

L'intrus est un monsieur d'une quarantaine d'années. Manteau long, en mohair beige. Chemise blanche, impeccable. Pas de veston. Cheveux noirs, coupés court, yeux noirs, vifs. Mouvements souples de danseur de ballet ou de prestidigitateur. Il sort un petit portefeuille de cuir noir de la poche arrière de son jean. Il déplie la languette aimantée, retire les cartes de visite. Il offre un petit carton blanc, immaculé, aux lettres dorées : le code de l'événement.

Le piéton ne fait pas attention, hypnotisé par les pieds de l'agresseur. Des bottes de cow-boy ! L'élégant monsieur porte des bottes de cow-boy sous son jean serré et coûteux.

– Je suis producteur. Curtis. James Curtis.

C'est ce qui est inscrit sur la carte de visite : James Curtis, producteur.

– Je me demande si vous voudriez figurer dans une publicité. Une publicité pour la télé. C'est bien payé.

– De la publicité ? Moi ? Quel genre de publicité ?

– Coca-Cola.

– Moi ? Coca-Cola ?

– En joueur d'échecs.

– Échecs et Coca ?

– Oui, c'est à peu près ça. Le joueur d'échecs concentré sur la partie. À un certain moment, il tend la main vers le verre posé sur la table. Coca-Cola.

– Ah bon ! sourit le joueur d'échecs. Non, je regrette. Je ne vaudrais rien pour ce genre de choses.

– C'est bien payé, je vous l'ai dit. Les publicités repassent en

boucle, l'argent tombe automatiquement. Quand on ne s'y attend pas.

– Non, je ne fais pas ça.

– Réfléchissez encore. Vous avez ma carte de visite. Passez-moi un coup de fil. Si vous changez d'avis, téléphonez-moi.

– Merci. Je vous l'ai dit, je ne...

– *Never say never*, comme on dit ici. Vous n'êtes pas américain, n'est-ce pas?

– Pourquoi pas?... Les Américains ne jouent pas aux échecs? Du Coca-Cola, ils en boivent, en tout cas. Et du Pepsi. Moi je n'en bois pas, mais j'ai joué aux échecs. Quand j'étais jeune.

– Vous voyez? Je le savais. Vous avez le physique de l'emploi. Pensez-y. Vous avez mon numéro, passez-moi un coup de fil. Comment vous appelez-vous?

– Peter.

– Peter comment?

– Peter.

– O.K., Peter. Je m'en souviendrai. Passez-moi un coup de fil.

« Le physique de l'emploi! » grommelle le piéton Peter, abandonné au coin de Broadway et de la 63^e Rue. « C'est ce que croit le producteur, si toutefois c'en est un. Une journée agréable, n'est-ce pas, docteur Koch? James Curtis, producteur de publicités, m'a offert la pub du jour, docteur! Voilà, je me suis regardé dans le miroir Curtis. »

Un pas à gauche, encore un. Il descend du trottoir, lève la main. Taxi! La Lada jaune freine au bord du caniveau.

– À la gare. Penn Station.

Au-dessus du volant, la photo et le nom du chauffeur: Lev Boltanski.

– Vous venez de Russie?

– J'y ai vécu.

Accent russe. Voix enrouée, de fumeur. Visage large, doux, petits yeux, grandes dents, front sillonné de rides.

– Où ça ?

– Odessa.

– Il me semble qu'Odessa est en Ukraine ?

– Union soviétique ! Odessa comme moi. Maintenant je suis ici. Il n'y en a pas beaucoup qui connaissent la différence entre Russie et Ukraine. Vous n'êtes pas américain.

– Maintenant, je le suis. Comme vous... Vous vous plaisez ici, sur la Lune ? La capitale des migrants. Des lunatiques et des somnambules. Ça vous plaît ? Une merveille ! Une des 777 merveilles du monde.

Leova se tait, mais semble attentif.

– L'île de Manhattan, achetée en 1626 par un Français, Minuit, pour trois fois rien. Vingt-quatre dollars ! Payés aux Indiens en perles de verre. Il poussait ici des fraises des bois et des raisins sauvages, du maïs et du tabac. Tout autour, des loups, des ours et des serpents à sonnette.

Lev ou Leova se tait, mais il écoute. Il ne pose pas de questions, le passager volubile ne l'intéresse sans doute pas. Il conduit lentement, détendu, il n'a pas la nervosité du chauffeur new-yorkais. Dans la 34^e Rue, devant la gare, il arrête calmement le moteur et, en même temps, le compteur.

– Combien ?

– Huit dollars.

Le passager fouille dans ses poches de pantalon. D'abord l'une, puis l'autre. Ensuite, le veston. Deux poches de pantalon, quatre de veston. Il bredouille, ne bredouille pas.

– Deux dollars ! C'est tout ce que j'ai, deux dollars.

– Comment ça ? Que voulez-vous dire ?

Le miroir au-dessus du volant. Tenez, nous avons un miroir, docteur. Le destin m'a envoyé un miroir, docteur.

– Vous avez dit quelque chose ? demande le Russe ukrainien et soviétique.

– Non, je n'ai rien dit. Mais je n'ai pas d'argent. Deux dollars !

C'est tout ce que j'ai. Allons à la banque. Excusez-moi, je ne m'en suis pas rendu compte. Je vous paye le trajet jusqu'à la banque. Le guichet de la 28^e Rue. Tout près, à l'angle. Quelques minutes.

Leova scrute son client dans le miroir, il marmonne quelque chose en russe ou en ukrainien. Le taxi démarre, la 28^e Rue est tout près, la banque, au coin de la rue. Le client se tait et attend. Leova se retourne pour mieux voir ce fou. Le miroir ne le satisfait pas, il veut voir le visage du filou.

– Que faites-vous, vous ne descendez pas ?

– Je cafouille. Je suis cafouilleux. La carte de crédit était dans mon portefeuille. Je l'ai oublié. Je n'ai pas le portefeuille sur moi, je viens de m'en rendre compte. J'ai oublié le portefeuille à la bibliothèque. À la cafétéria de la bibliothèque. Peut-être chez le médecin. Je suis allé voir un médecin.

– Vous avez perdu votre portefeuille avec votre carte de crédit, c'est ce que vous voulez dire ?

– Je ne l'ai pas perdu, je l'ai oublié. Chez le médecin ou à la bibliothèque.

– Nous y allons ? Vous payez aussi cette course, avec l'argent que vous n'avez pas ? C'est ce que vous voulez dire ? On va à la bibliothèque ou chez le médecin ?

Le client ne répond pas.

– Un psychiatre ? Le médecin était psychiatre ? D'ailleurs, ça n'a pas d'importance. Ici, ce n'est pas la maladie qui compte, mais l'assurance. Vous avez une assurance ? C'est ce qu'on vous demande. Pas ce qui vous fait mal ou ce que vous croyez vous faire mal. Un psychiatre, n'est-ce pas ?

– Ce n'était pas un psychiatre. Et je ne sais pas où j'ai oublié mon portefeuille. Peut-être à la bibliothèque. Retournons à la gare, je vais rater mon train.

– Le train est gratuit ?

– J'ai mon billet. J'ai acheté un billet aller-retour. J'ai mon billet.

– Ah bon, on y retourne. À la gare. Gratuitement? Non, j'ai oublié, vous avez deux dollars. Vous me donnez vos deux derniers dollars et je reprends mon petit bonhomme de chemin. Le reste en perles colorées, hein?

– Pardonnez-moi. Je vous prie, vraiment, de me pardonner. Je vous en prie sincèrement... Tenez, j'ai une carte de métro. Neuve, vingt dollars. Je vous la donne. Je l'ai achetée aujourd'hui.

– Quand? Quand l'avez-vous achetée? Avant le médecin ou avant la bibliothèque?

– Je l'ai achetée en arrivant à la gare.

– Que voulez-vous que je fasse d'une carte de métro? Je ne prends pas le métro.

– Quelqu'un de votre famille peut-être?

– C'est la meilleure, ça! Vous subventionnez ma famille maintenant? Elle doit être périmée. Ou bien il reste deux dollars dessus. Il vaut mieux que je prenne les deux dollars comptant, pas vrai? C'est ce que vous voulez dire?

– Je ne dis rien. Je vous demande juste pardon. Croyez-moi, j'ai honte. Ces choses-là arrivent. Elles peuvent arriver à n'importe qui.

– Et quand ça arrive, on fait quoi?

– Tenez, allons à la station de métro. Ici, à côté de la banque. Vérifions la carte à l'appareil. Elle est neuve, l'appareil le montrera. Pas utilisée. Vingt dollars. On peut vérifier. Ça prendra une minute.

– Et qui va le faire?

– Eh bien, moi... ou non, plutôt vous. C'est vous qui vérifiez. Moi, je reste dans la voiture, je vous attends.

– C'est ça, moi je vérifie! Et vous, pendant ce temps, vous vous taillez!

Suit une courte phrase sifflée, en russe ou en ukrainien.

– Prenez ma sacoche avec vous. Je ne partirai pas sans ma

sacoche, croyez-moi. Elle est importante. Tenez, je vous la donne. Je reste ici, j'attends.

Le passager tend sa sacoche par-dessus la banquette. Leova la prend, geint sous son poids.

– Qu'avez-vous donc dans cette sacoche, du granit? Du mercure? Le mercure est plus lourd, non?

– Des livres, des bricoles. Des trucs personnels.

– Personnels! C'est pour ça qu'ils sont lourds!

Leova se dirige vers la station de métro, avec la sacoche. Il marche comme un canard, il a du ventre. Il revient en penchant du côté gauche, à cause de la sacoche au mercure.

– Oui, elle n'a pas été utilisée. Vingt dollars. Je la prends.

Il veut monter dans sa voiture, la portière est bloquée par un Italien basané. Veston, pantalon, chapeau, tout est en cuir noir.

– C'est pour aller à Wescester. C'est urgent. Je suis pressé, je vous donne cent dollars.

– Wescester! Je ne peux pas. J'ai un problème. Cet ahuri n'a pas d'argent pour me payer.

– Combien?

– Huit dollars. C'est-à-dire douze. Maintenant il m'en doit douze.

– Je vous donne les huit dollars. Ou douze, ou ce que vous voudrez. Je vous en donne vingt. Cent vingt jusqu'à Wescester. On y va. Vite, tout de suite.

Leova regarde le mafieux, avance d'un pas vers sa voiture, lève les bras au ciel, avec la sacoche et tout le reste, comme un haltérophile.

– Non, pas question de Wescester, monsieur! J'emmène ce passager à la gare. À la gare! Il va rater son train.

– À la gare? Il n'a qu'à y aller à pied, c'est tout près. Je vous donne cent vingt dollars!

– Je n'irai pas. Je n'irai pas, je vous dis!

– Imbécile! Vous êtes un imbécile! crie le mafieux.

Leova n'a pas l'air offensé, il approuve, oui monsieur, je suis un imbécile. Il rend la sacoche à son possesseur, claque la portière, crache des mots russes ou ukrainiens, se met au volant. Il ne démarre pas. Il veut se calmer. Troublé, il regarde le client dans le miroir.

– Pourquoi êtes-vous allé chez le médecin ? Vous êtes malade ?

Le malade ne répond pas.

– Vous êtes malade, c'est grave ?

– Je me porte comme un charme.

– Pourquoi aller voir le médecin ? Contrôle de routine, comme disent les Américains ? Vous n'êtes pourtant pas américain. Quelle maladie avez-vous ?

– Je n'ai rien, je vous dis.

– Ici, nous sommes des numéros. C'est tout. Assurance, compte, crédit. Des numéros, c'est comme ça. Qu'allez-vous faire chez le médecin ? C'est votre femme ? Elle est malade votre femme ? Votre femme ?... *The significant other*, c'est comme ça qu'on dit ici. Épouse, amie, compagne. *Significant other*. Elle est malade ?

– Non, elle travaille chez ce médecin. J'y vais de temps en temps, pour la voir. Elle est au courant de mes rendez-vous. Quand je viens, elle disparaît. Elle le savait, aujourd'hui aussi, j'en suis sûr. Elle n'était pas là.

– Divorcé ? C'est-à-dire, vous êtes séparés... Vous allez la voir, alors qu'elle ne veut pas ? C'est ça que vous voulez dire ?

– Nous ne sommes pas divorcés.

– O.K., on va à la gare.

Leova met le moteur en marche, la voiture bondit, voici la gare. Le client descend, la sacoche descend.

– Attendez, monsieur ! Prenez donc votre carte de métro. Prenez ce fichu truc !

– Comment ça ? Nous étions pourtant d'accord pour...

– Fichez-moi le camp ! Fichez le camp, fi-chez-le-camp ! crie Leova, en jurant en russe ou en ukrainien.

La fourmilière. Vacarme. Cohue. Le voyageur finit par découvrir le panneau d'informations. Puis le quai 9. Puis le train.

LE PRÉSENT, c'est tout. Pas mal, pas mal, rythme le train en quittant lentement la métropole.

« Pas mal, ça pourrait être pire », pense le passager, épuisé, sur son siège. La sacoche est à côté de lui, sur la place libre, près de la fenêtre. Il contemple sa carte de métro toute neuve. Le cadeau de Leova. Un bien honnête homme, le Russe. Enfin, l'Ukrainien, le Soviétique. Bien honnête. Bien honnête, voici la conclusion de ce jour, docteur. Lu n'était pas là, ça vaut mieux. Il faut que je m'y habitue. Elle s'y est sans doute habituée. Non, elle ne s'y est pas habituée, sinon elle aurait été là, cela lui aurait été indifférent. Elle se protège, elle se protège du passé. Ou plutôt du présent. Le présent c'est le passé, c'est pourquoi elle n'est pas venue. Pour que je n'aie pas de miroir. Elle me protège de l'ancien miroir et du nouveau. Elle me préserve, la chère âme.

Non, ce n'était pas ça le point de départ de la matinée... en fait, le chronomètre de cette journée sans retour s'était plutôt déclenché dans le cabinet du docteur Koch.

– Regardez dans la glace, ordonne le docteur.

Le patient regarde ses chaussures. Immenses, mornes. Des momies, des animaux préhistoriques !

– Vous vous êtes regardé dans une glace dernièrement ? Je vous l'ai déjà dit : de l'exercice. Exercice, régime, détente ! Autrefois, le laboureur n'avait pas de névroses. Celui qui abattait des arbres dans la forêt à longueur de journée, pas davantage. Le corps est notre demeure. Si nous ne prenons pas soin de notre corps, la vie devient minable. Vous vous êtes regardé dans une glace ?

Nuque de plomb. Douleur dans le bras. Frissons, sueurs froides, panique.

– Perdez quelques kilos! Faites de la gymnastique, évitez le stress. Vous avez mal à la tête? Prenez un cachet. Un état de confusion? De l'apathie? Promenez-vous! Il n'y a pas de crise! Si vous avez une crise, appelez le Samu. Cette fois, ce n'était pas une crise. Des poussées. Des poussées névrotiques. Neurovégétatives, comme on disait autrefois chez nous. Estomac paresseux. Vie sédentaire.

Le médecin regarde le patient, le patient regarde ses chaussures, pensif.

– Un ulcère? Peut-être. Tension 14/9. Ce n'est pas trop mal. Des douleurs dans la nuque? À cause de l'immobilité. Bougez, que diable! Vous vous êtes regardé dans une glace? Vous êtes-vous observé dans une glace ces derniers temps? Un électrocardiogramme? De l'argent jeté par les fenêtres. Ce n'est pas le cœur, votre problème. Exercice, régime, grand air! Voilà la recette. Le style de vie. Vous vous êtes regardé dans une glace? Vous vous êtes regardé? Un éléphant!

Le patient quitte tout chancelant le cabinet. Il s'assied sur un banc, dans le parc voisin.

Vendredi après-midi. La hâte avant le repos. Les employés pressés d'aborder à la fin de la semaine. Sept jours et sept nuits envolés encore une fois, quand-comment? Ciel incertain de printemps: le docteur est là-bas. Le petit Koch-Avicenne! La glace, non mais, des fois! Le patient chasse l'image. Dans un bombardement de musique, les trois marionnettistes du parc font jongler sur leurs doigts fins et noirs des marionnettes burlesques. Elles sautillent, frénétiques. Le docteur parmi elles. Des allées, à gauche, à droite. Des passants de tous âges et de toutes races. Le docteur parmi eux. Le kaléidoscope de la cité tourne, le petit Koch en son centre.

La rivière voyage, tranquillement, à gauche du train. On ne se baigne jamais deux fois dans la même eau primordiale. C'est ce

que voit le voyageur par la fenêtre du wagon, le long de la voie ferrée : l'eau qui ne vieillit pas et n'est jamais la même. Ni l'air. Ni l'horizon flottant, thérapeutique.

Passé, présent, avenir, un temps égal à soi-même, est-ce cela, l'horizon ? Des eaux calmes, des instants qui vieillissent, pourritures et déjections. L'eau monte, lentement, apaisante, au-dessus du passager endormi. Le contrôleur lui tape délicatement l'épaule. Le train s'est immobilisé dans la gare.

Il ramasse rapidement sa sacoche, son veston. Il descend, il est descendu, le voici, hébété, dans la gare, regardant la rivière large et tranquille devant lui.

Ouf ! Il est arrivé ! Le quai désert, les montagnes à l'horizon, la rivière à deux pas. Un après-midi serein, frais. Le commencement du monde. Il ne se doute pas à quel point la fin est proche. La fin de son monde.

Le chronomètre avale ces secondes d'armistice.

* * *

Peter avait surgi brusquement, comme dans un rêve ou un cauchemar.

– Peter. Gaşpar. Mynheer. Mynheer Peter Gaşpar au téléphone.

Une voix venue du néant. Le professeur Gora ne savait plus très bien où il était. Il scrutait les murs garnis de livres. Il se taisait. Il n'avait aucune envie de répondre, cette surprise l'agressait.

Peter ! Mynheer Pieter Peeperkorn, le célèbre personnage d'un livre, lu des dizaines d'années plus tôt ? Ou Peter Gaşpar, surnommé Mynheer, dans le café littéraire balkanique et socialiste ?

Il n'y avait plus rien de sûr, sauf les étagères devant lui et dans sa tête.

Le seul texte que le jeune Gaşpar avait publié en ces années de « bonheur légiféré », comme il avait coutume d'appeler le paradis dans lequel il avait vécu, s'intitulait *Mynheer*. L'histoire

de ce surnom était subtile et bizarre, le hasard et la bibliothèque étaient complices.

Comment Peter Gaşpar avait-il trouvé le numéro de téléphone du professeur Augustin Gora, disparu dans la vaste Amérique ?

– Où es-tu ? Es-tu arrivé ici, en Amérique, dans l'autre monde ?

Le revenant confirma : oui, il était venu, il y a quelque temps déjà, avec une bourse de doctorat à la New York University.

– Un doctorat ? En architecture ? Il me semble que tu n'étais pas...

– Non, je n'étais pas architecte. Je n'étais que collaborateur d'architecte. En troisième année d'études, quand ils ont de nouveau arrêté mon père, ils m'ont mis à la porte. Trois années d'architecture équivalaient à un BTS.

– Alors, ce doctorat...

– En art, monsieur le professeur. En histoire de l'art. Dans notre patrie somnolente, il y avait des cours du soir. Même en histoire de l'art. Vous ne saviez pas cela.

– Non, je ne le savais pas.

Mais si, il le savait, le professeur Gora savait tout, mais il ne semblait pas disposé à mener une longue conversation.

Gaşpar n'avait pas l'intention de devenir un expert de l'expressionnisme allemand, comme le stipulait la bourse. Il voulait, tout simplement, rester dans le Nouveau Monde.

Juste maintenant, quand l'espoir renaissait en Europe de l'Est ? Il n'avait pas l'avantage de l'âge, il n'était pas venu non plus pour l'avenir des enfants qu'il n'avait pas. Et alors ? Il était seul ? Non, Lu l'avait accompagné... elle était diplômée d'anglais, le professeur Gora le savait fort bien. L'anglais lui permettait de passer inaperçue dans le monde où elle avait fait naufrage. Oui, elle avait initié Peter à la langue des autochtones, mais les résultats n'étaient pas formidables, il ne comprenait pas le nom des stations annoncées par haut-parleur dans le métro. Pour le moment, ils n'avaient pas le droit de travailler. Des renseignements

laconiques répondaient aux rares questions ennuyées du professeur Gora.

– J'en avais assez, voilà tout. Je ne suis pas un explorateur et le tourisme ne m'intéresse pas. Mais je n'avais jamais mis les pieds hors de l'enclos. Jamais ! Quarante ans de bonheur légiféré, au même endroit ! Maintenant je suis sorti ! *For good*, comme vous dites ici. J'ai un besoin urgent, absolu, d'irresponsabilité. Au moins maintenant, avant mes funérailles. Ir-res-pon-sa-bi-li-té.

Il avait nettement détaché les syllabes, deux fois, comme s'il parlait à un idiot ou à lui-même. Ir-res-pon-sa-bi-li-té.

Il parlait d'une fin, non d'un commencement, de sortir d'une situation, non d'entrer dans une autre. De départ, non de destination.

– Vous avez raison, je ne revendique pas une nouvelle place, je me libère de l'ancienne. Le jeu de cache-cache avec la mort sur un autre terrain que celui de l'ancien enclos. Pour le moment, j'ai besoin d'un travail. D'un salaire. Il serait malhonnête et fastidieux de continuer la comédie de la bourse. Lu est devenue *baby-sitter*. Elle a toujours aimé les enfants, elle qui n'en a pas eu.

Donc, c'est pour l'aventure que venait l'aventurier... le professeur Gora sourit avec mélancolie, en regardant les étagères pleines d'aventures.

– Tu es venu pour l'aventure.

– Je n'ai pas dit aventure. Ir-res-pon-sa-bi-li-té.

Peter Gaspar avait bien spécifié au professeur Gora de ne surtout pas lui envoyer d'argent. Il voulait seulement lui demander conseil de temps en temps ou au moins bavarder avec quelqu'un qu'il connaissait, rien de plus.

Qu'il connaissait ? Oui, ils s'étaient connus à l'époque où le professeur Augustin Gora était le mari de Ludmila-Lu.

Ils garderaient le contact, c'est tout ce que voulait lui dire le nouveau venu.

Depuis la nébuleuse conversation avec Peter, le temps avait passé. À moins que la nébuleuse n'ait été dans l'esprit de Gora ? Peter affirmait qu'à son arrivée en Amérique, bien qu'ayant décidé de ne pas chercher Gora, il avait changé d'avis, sans savoir pourquoi. Du temps avait passé depuis son arrivée jusqu'à cette décision et aussi après cette première conversation. Peter avait disparu, mais il ne cessait de l'obséder. Le professeur se demandait comment définir la réalité. Il fermait-ouvrait les yeux, il voyait les étagères de livres, le bureau large et brillant, l'ordinateur, la paire de gants rouges au bord de la table, le téléphone et un grand dossier ouvert, avec une pile de feuilles blanches.

Peter Gaşpar lui rappelait des souvenirs dont il n'était plus ou ne voulait plus être sûr. Il avait une confiance grandissante dans les livres, non dans des souvenirs dont il n'avait plus que faire. Il croyait à ce qui restait écrit. L'esprit et le cœur de ses interlocuteurs ou de celui qu'il était lui-même appartenaient au passé.

Étranger parmi les étrangers, on peut quand même retrouver des amis de sa vie antérieure. Dans les livres ! Les livres de la vie antérieure l'avaient attendu. Camarades fiables, ils lui souhaitaient la bienvenue en une autre langue et en d'autres langues. Interlocuteurs fidèles prêts à lui rendre ses habitudes, à humaniser son errance.

Peter Gaşpar ne l'intéressait pas, pas du tout. Pieter Peeperkorn, si. Il était content de retrouver Mynheer Peeperkorn, il avait relu, juste après leur conversation, les trois chapitres sur le Hollandais dans l'épais roman des années 20.

Dans le sanatorium de *La Montagne magique*, Hans Castorp attend, avec nostalgie, la venue de Clawdia Chauchat. La femme de ses rêves apparaît flanquée d'un fabuleux compagnon. Front haut et rouge, rides profondes. Cheveux blancs, longs et rares,

barbe clairsemée. Grand nez et grande bouche, lèvres déchirées. Mains larges, tachées de son, ongles longs et pointus. Le Hollandais dominait la société du sanatorium de sa stature et de son accent. Discours saccadé, morcelé, incohérent.

« Mon enfant, [...] cela surpasse toutes mes espérances. [...] Un peu de pain, ma chère¹. »*

Le pain, c'est ainsi que Peeperkorn appelait l'eau-de-vie qui le revigorait.

« Du pain brûlé, mon ange. Du pain du bon Dieu, du pain transparent, ma petite forme caressante, afin de nous délecter. Je ne suis pas très certain que le sens de ce mot... je proposerai d'y substituer : pour ranimer notre cœur, si nous ne courions pas à nouveau le danger que l'on donne au sens frivole... Régulé, Rentia, réglé et liquidé. C'est bien plutôt au sens du devoir et d'une obligation sacrée. »*

L'étranger aux épaules larges, au front haut, aux yeux pâles et à la tête puissante, entourée des flammes blanches de sa chevelure, était un homme imposant. Parfois frissonnant de fièvre. Une force majestueuse, une incohérence magnifique.

« La vie est courte, notre capacité de répondre à ses exigences... Il en est ainsi que... Ce sont des faits, mon enfant. Des lois. Des intangibles. Bref, mon enfant, bref, c'est parfait. »*

Des messages télégraphiques, fractionnés, au sens confus. Une personnalité ! La solennité d'un chef de tribu, subjuguant son auditoire par sa mimique et son regard pâle. Une grande main, de capitaine, le poing serré frappant la table.

« [...] la simplicité, le sacré ! Bon, vous me comprenez. Une bouteille de vin, un plat d'œufs fumants, un alcool de blé pur et transparent. [...] Régulé, mon ami ! Condamné, maudit ! »*

1. Thomas Mann, *La Montagne magique*, traduction de Maurice Betz (© Librairie Arthème Fayard, 1961, pour la traduction française), in *Le Livre de Poche*, édition 2009 – comme tous les passages entre guillemets suivis d'un astérisque –, p. 630 à 690. (*N.d.T.*)

Contretemps burlesques. L'impuissance comme la force le terrassaient.

« Les exigences sacrées de la vie qui est femme, à l'endroit de l'honneur et de la force [...] c'est l'insuffisance, pour laquelle il n'y a pas de grâce, pas de pitié et pas de dignité, mais qui est impitoyablement et sardoniquement maudite, réglée, jeune homme, et vomie... La honte et le déshonneur sont des mots pâles pour cette ruine et cette faillite, par cet effrayant ridicule. C'est la fin, le désespoir infernal, le crépuscule du monde... »*

Le visage et la silhouette de Peter Gaşpar, qu'il n'avait pas vu depuis plus de vingt ans et qu'il ne voyait guère avant non plus, demeuraient vagues. Gora se souvenait seulement qu'il ne ressemblait pas à Pieter Peeperkorn, c'est tout.

Le surnom avait-il d'autres raisons d'être? Le récit de Peter Gaşpar, intitulé *Mynheer*, avait quelque peu agité le monde littéraire de la patrie socialiste. Les esclaves contraints d'acclamer leur esclavage sont contents de percevoir le plus timide clin d'œil, le moindre signe d'insubordination, l'amorce d'une raillerie. Était-ce le TNT caché dans ce récit qui avait assuré la célébrité à Peter Gaşpar dans le souterrain socialiste? Un récit, c'est tout! Dans une revue de province! Quarante ans après le fameux roman du fameux Thomas de Lübeck! Une allusion cryptée, ayant échappé à l'œil de la censure? Ce genre de bizarrerie, vite oubliée, arrivait parfois. Peu après la parution, l'auteur avait été investi du nom de son personnage. Ce n'était même pas un nom, plutôt une façon de s'adresser à lui. Mister, Monsieur, Monsignore, Mynheer! Le nom-surnom avait circulé dans le café littéraire, puis au-delà. Les rumeurs concernant Peter Gaşpar se nourrissaient d'elles-mêmes. Par la suite, l'auteur n'avait plus rien publié, mais l'auréole ne s'effaçait pas. Dans le pays de tous les commérages, le bruit courait que Peter était l'auteur d'autres énigmes littéraires, inconnues de tous. On murmurait qu'il travaillait, en secret,

à un chef-d'œuvre. Rumeurs, le pain noir, frotté d'ail, de la dictature.

Modeste technicien dans une petite entreprise socialiste, Gaspar écrivait pour des revues culturelles des textes courts et ironiques, évitant la langue de bois des officiels. Des chroniques sur le sport, le théâtre et les expositions, et même des chroniques philatéliques ou hippiques. On pouvait le rencontrer aux spectacles, aux vernissages et à des fêtes entre amis. Gêné, sans vraiment l'être, par son prestige évanescant et durable, obsédé par les espions qui grouillaient partout.

Grand, plutôt mince, embarrassé par son corps dégingandé, comme s'il l'avait emprunté depuis trop longtemps et avait oublié de le rendre.

Tête rasée, moustache et petite barbe noires, il ressemblait à un hussard d'opérette. Regard noir, intense, sous les sourcils épais et charbonneux. Petites mains, front lisse. Nez droit, défiant son hérité.

Son nom pouvait être celui d'un Hongrois ou d'un Allemand, tout comme son aspect. Mais on disait qu'il était... circoncis. Donc, il l'était. La rumeur faisait la loi, selon la bonne tradition locale. Certains prétendaient même qu'il y avait des détails tragiques dans sa vie, mais les preuves étaient vagues, tout comme celles concernant son chef-d'œuvre. Il semblait pareil à tous les autres, bien qu'il ne le fût peut-être pas. Son allure amicale, héritée de l'époque où il jouait au hockey, au basket et au football dans des équipes de juniors, éveillait la sympathie.

Son éducation transylvaine, apanage de l'empire des Habsbourg, contrastait avec les manières balkaniques et francisées de la métropole bucarestoise. Pouvait-on considérer la Transylvanie comme occidentale? Et Mynheer Peeperkorn avait doté son successeur d'un anoblissement bienséant: Hollandais! Ses commensaux avaient repris cette appellation. «Hé, le Hollandais!» s'entendait-il héler.

Le texte de Gaşpar était un défi aux « débats » manipulés par les Autorités, aux grands mots et aux slogans humanistes.

L'incohérence est subversive, c'est ce que suggérait Gaşpar ? Il surgissait parfois, le chapeau de feutre de Peeperkorn sur la tête et, après quelques verres de vodka, récitait les répliques habituelles de celui-ci, la main tendue, implorante.

« Cet air, messieurs, cet air annonciateur de föhn que nous respirons aujourd'hui, pénétré d'un délicat arôme printanier, tout chargé de pressentiments et de souvenirs, nous ne devrions pas l'aspirer pour l'expirer sous forme de... [...]. J'attire [...] votre attention sur cette altitude, vers cette grande altitude, sur ce point noir et tournoyant là-haut, au-dessus de ce bleu extraordinaire qui tourne au noir... C'est un oiseau de proie, un grand oiseau de proie. C'est, si tout ne me... Messieurs, et vous, mon enfant, c'est un aigle. [...] L'aigle, mesdames et messieurs, l'oiseau de Jupiter, le roi de son espèce, le lion des airs ! »*

Mynheer avait-il été un plaidoyer crypté en faveur du Nouveau Monde ? L'international Peeperkorn, un *self-made-man* ? Le Roi du Café, Hollandais résidant à Java, auprès de son amante aux yeux bridés de Caucasienne ? Un plaidoyer pour la liberté et pour la statue des bords de l'Hudson ? Liberté, vitalité !

Jusqu'à quel point connaît-on quelqu'un, perdu parmi les consommateurs d'illusions vivant sur le méridien où l'Orient croise l'Occident ? Le professeur Gora n'aurait pas eu le courage de répondre. Pieter Peeperkorn animait les pages du livre, mais Gora attendait en vain : Gaşpar ne se montrait pas.

Le géant hollandais se suicide en s'injectant du venin d'animaux et des poisons végétaux. Les fièvres tropicales avaient épuisé ses forces : ne plus ressentir intensément la vie était « une catastrophe cosmique »*, était-il écrit. Une honte devant Dieu.

Gora espérait comprendre peu à peu ce qu'il n'avait pas compris autrefois. *Mynheer* Gaşpar en Amérique deviendrait-il, finalement, ce que l'on avait toujours dit qu'il était ?

Des années plus tôt, Peter, en classe terminale, avait surgi tout aussi soudainement dans sa famille de la capitale.

Grand, pâle, renfrogné, écrasé par une mission inadaptée à son âge et à sa nature. Il n'avait que peu de temps avant de reprendre son train. Il avait voyagé de nuit depuis l'extrémité ouest du pays pour cette étrange réunion de famille : relater ce qui était arrivé à son père et mettre sa parentèle en garde contre les conséquences éventuelles pour tous.

Le procureur David Gaşpar n'imaginait pas que son épouse enverrait dans une telle expédition cet adolescent plus soucieux de basket que des ténèbres politiques. Eva Gaşpar avait fait en sorte que l'absence d'une nuit de Peter ne suscite pas d'interrogations. Son fils avait l'habitude, parfois, de dormir chez un camarade de classe : les parents de Tibor garderaient le secret.

Augustin Gora avait décelé immédiatement la préoccupation sur le visage des parents de Lu. Ils en savaient déjà beaucoup, semble-t-il, sur la destitution du procureur David Gaşpar et encore davantage sur des cas similaires. La camarade Serafim et le camarade Gaşpar étaient seulement cousins, mais le soupçon se transmet aussi vite que la gale. Inquiets de l'évolution de leur propre situation, ils ne parlaient pas de la nouvelle à leur gendre, qui s'était demandé alors – et par la suite – s'ils prenaient conseil d'amis et qui étaient ceux-ci. Il préférait croire que, s'il y avait eu des amis, il aurait été considéré comme l'un d'entre eux.

En cet après-midi poussiéreux de juillet, quand le lycéen fut invité à s'asseoir dans le grand fauteuil en cuir rouge de la salle à manger pour détailler son message, Gora sentit que le danger se déplaçait des limites ouest du pays vers sa nouvelle famille. Il avait été immédiatement contaminé, il devait le reconnaître, par l'inquiétude de ceux qui écoutaient l'athlétique jeune homme

expliquer l'absurdité dans laquelle avait sombré tout d'un coup la maison de ses parents.

L'ancien horloger David Gaşpar avait été démis, sans explications, de sa fonction de procureur dans l'appareil judiciaire socialiste ! Au gré du Parti, un horloger est envoyé dans une école pour un an et il devient procureur ; au gré du Parti, le procureur ne l'est plus, du jour au lendemain. On ne pouvait l'accuser de malhonnêteté ou de quelque action politique iconoclaste, seulement d'intransigeance excessive au service de la Cause. Le prétexte de la destitution demeurait obscur, la disgrâce pouvait avoir des conséquences tout aussi absurdes, voilà le message qu'Eva Gaşpar avait confié au jeune émissaire.

Le silence fut bientôt suivi d'innombrables protestations : il ne pouvait s'agir que d'une erreur ou d'un malentendu, David n'était pas homme à se taire face à une telle injustice, il allait contester, demander des explications, il finirait par obtenir satisfaction. Les rivalités et les intrigues existent partout où vivent les hommes, les ignominies ou les erreurs n'ont qu'un temps, le lycéen constaterait bientôt que la justice finit par l'emporter. On régala l'invité de mets délicieux, Lu lui montra la bibliothèque familiale et l'emmena faire une grande promenade à travers la capitale. Au retour, on conseilla au voyageur de se reposer, il avait devant lui une autre nuit sans sommeil dans le train qui le ramènerait à la maison.

Le soir, en rentrant de la gare où il avait conduit l'invité, Gora apprit l'histoire de la naissance de Peter.

L'horloger David Gaşpar avait réussi à se cacher avec sa femme et sa fille pendant la première et la deuxième année de la guerre, mais au printemps 1944, ils furent découverts et déportés à Auschwitz par les autorités hongroises qui administraient à l'époque cette partie de la Transylvanie. Sa femme et sa fille furent gazées dès leur arrivée. David avait survécu, en travaillant d'abord dans un petit atelier où l'on transformait en bijoux l'or arraché aux

vivants et aux morts, puis en trimant comme un forcené. Il avait eu la chance d'être robuste. Après la mort de celles qu'il aimait, les émotions et les angoisses disparurent ; désormais seul, il était devenu fort. Indifférent, calculateur, concentré sur sa survie.

Délivré par les Soviétiques, il rencontra sa future femme à l'hôpital de tri des anciens détenus. Ils se marièrent sur le long chemin du retour.

Eva, de dix ans plus jeune que lui, ne voulait pas retourner là où elle avait été envoyée à la mort. Elle rêvait de la Terre Promise, celle des survivants. Mais David se montrait intraitable. Il voulait rentrer chez lui, regarder dans les yeux ses anciens voisins et amis, les policiers et politiciens qui avaient rayé son nom d'entre les vivants.

Ils rentrèrent à l'automne 1946, après bien des détours à travers l'Europe dévastée. David, Eva sa nouvelle femme et Peter, le bébé né à Belgrade, au cours de leurs pérégrinations. Otilia Serafim, la mère de Ludmila, soutenait d'ailleurs que Peter pourrait bien ne pas être le fils de David. « Dans le chaos de la libération, la copulation était générale. Tout le monde avec tout le monde. L'orgie de la résurrection. »

– Cette histoire nous a tous troublés, avouait Lu. Aujourd'hui encore, elle met la famille mal à l'aise... Nous non plus, nous n'avons pas eu la vie bien facile, pendant la guerre. Misère, humiliations, dangers, camps de travail forcé, panique quotidienne. Mais l'histoire de David, c'est autre chose.

De retour dans sa ville natale, David Gaspar ne regarda pas dans les yeux ses anciens voisins ni les anciens policiers ou politiciens, comme il l'avait promis. Il refusa tout simplement de se souvenir du camp ! Et somma sa famille et ses amis d'en faire autant.

Le visage de Lu s'était allongé, comme dans les anciennes images bibliques. La brune Madone avait pâli. Gora fut frappé par l'effet de ses propres paroles sur elle. Émotive à l'excès, elle portait tout à l'extrême. Cette fragilité semblait être la face

visible de pressentiments soudain en éveil. Elle interceptait ou se laissait envahir par de vagues signaux, l'incertitude intensifiait son inquiétude.

Elle s'arrêta pour se calmer. Sa pâleur s'accroissait.

– Je devine ce que tu penses. Non, dans ma famille il n'y a pas et il n'y a jamais eu de place pour la religion, tu le sais bien. Ni dans le passé ni, à plus forte raison, maintenant que l'athéisme est devenu de l'opportunisme. Chez moi, on était libres-penseurs avant de devenir communistes. J'ai été élevée dans un esprit de rationalisme, de solidarité avec les humiliés et offensés. Je n'ai pas eu de contacts avec des personnes ou des livres mystiques, je n'ai assisté à aucune discussion sur la transcendance. Et pourtant... Je connais, encore et encore, des moments où quelque chose d'obscur me dépasse, me déroute. Me rend, oui, vulnérable. Disponible pour je ne sais quoi au juste. Quelque chose d'inconnu vit obscurément en moi.

Elle secoua soudain son abondante chevelure noire. Son visage restait blanc, ses yeux brûlants de fièvre. Elle semblait, par ce geste bref et nerveux de secouer ses cheveux, s'être débarrassée d'un fardeau.

– Je pensais à Peter. Quand l'enfant est né, David a dit à sa femme : il vivra dans un monde différent, et nous avec lui. Il est né de parents éprouvés, lui a répondu Eva. Le monde nouveau contient l'ancien, le passé vivra aussi en lui. Ils n'ont pourtant jamais révélé à Peter que son père avait déjà été marié, qu'il avait eu une fille, une sœur dont la destinée l'a privé. Si toutefois le père de Peter était bien David... ma mère en doute. Eva et lui sont les seuls à le savoir. Si seulement ils le savent.

Lu avait baissé les yeux et la voix.

« Et maintenant, dans le Nouveau Monde, qu'a apporté Peter du passé et qu'en a apporté Lu ? se demandait Gora. Ont-ils apporté autre chose ? »

Le professeur Gora allait bientôt apprendre que Peter avait

refusé le statut de « survivant » que des Américains bienveillants étaient disposés à lui attribuer, comme il avait toujours refusé toute allusion à la tragédie dont il était né. Il se détournait brusquement de toute conversation sur l'horreur grâce à laquelle ses parents s'étaient rencontrés autrefois.

Entre le lycéen apparu à l'improviste dans sa famille de la capitale et le migrant surgi comme un fantôme, vingt ans après, au téléphone et dans la mémoire du professeur Gora, il y avait Lu, l'épouse d'Augustin Gora, une soirée d'été sur un trottoir désert.

De vieilles inquiétudes assaillaient, de nouveau, la solitude du professeur Gora... il aurait voulu les repousser, en rester à la séquence Lu. Cela le comblait de joie et de douleur, lui rendait la vie, le sauvait du néant.

Il ferma les yeux, pour rester ainsi avec Lu, suspendu à l'impossible.

Une fois le lycéen rentré chez lui, les nouvelles de la famille Gaşpar furent rares.

Lu parlait de plus en plus souvent d'Eva Gaşpar. Elle ne la connaissait pas, mais elle l'évoquait avec un mélange d'admiration et d'émotion. Elle lui téléphonait. L'anxiété d'Eva touchait plus à Peter qu'à son mari, pensait Lu. Ferveur maternelle. La thérapie du passé, qu'Eva semblait avoir enfin trouvée, lui venait non de son mari, mais de son fils. L'avenir de Peter l'obsédait.

– Eva est une possessive, avait déclaré Gora avec agacement. Incertaine quant à sa vie. Trop sûre quant à celle des autres.

Lu avait sursauté, ébranlée. Elle le regardait. Fronçait les sourcils, choquée. Comme effrayée. Le silence s'était prolongé ; par la suite, Gora n'avait plus abordé le sujet Eva Gaşpar. Il se contentait d'écouter les brèves informations de Lu comme destinées à contredire son interprétation.

Pour Lu, Peter n'avait pas été un choix prévisible ou naturel. Modeste acceptation du familier ? Lu n'estimait pas la modestie et

n'admettait pas les spéculations psychanalytiques. Elle les considérait comme des incursions frivoles et vaines dans l'intimité. Elle préférait juger et être jugée d'après les actes. D'ailleurs elle n'aimait pas du tout être jugée.

Les liens familiaux... auraient donc rapproché Lu de Peter?

– Je m'en vais pour quelques jours chez les Gaşpar. Je veux connaître Eva. Comprendre ce qui se passe là-bas. Et surtout ce qui s'est passé. Cette histoire ancienne, qui n'a pas été la mienne...

Son mari n'avait pas caché sa perplexité.

– Tu ne vois donc pas que je vis dans un aquarium? Je ne peux tout de même pas aller m'engager comme maçonne sur un chantier de constructions. Pour voir quelle vie merveilleuse mène notre merveilleuse classe ouvrière, dont je ne sais rien de plus que les contes de fées racontés dans la presse. Mais je peux aller chez les Gaşpar. Pas pour apprendre pourquoi le procureur n'en est plus un, bien que ça en vaille la peine, pour apprendre autre chose. De plus douloureux sans doute.

Elle voulait sortir de l'aquarium! La famille-aquarium? Le mariage-aquarium? Elle avait désiré se réfugier dans le couple et la famille, l'univers familier lui donnait un équilibre et la stimulait... pourquoi cet éclat?

Elle était revenue de chez les Gaşpar avec des récits terribles sur les camps de concentration. Elle parlait d'une voix blanche, elle-même blanche, pâle, venant d'un autre monde. Quelque chose d'essentiel semblait avoir changé. Une douleur, une force l'habitaient. On aurait dit qu'elle avait décodé ses propres bizarreries, jusque-là incomprises. Un transfert dans d'autres prémices, pensait Gora. Ou bien elle avait transféré en elle-même des prémices dont elle n'était pas consciente, qui lui manquaient? Convaincue maintenant qu'elles avaient toujours été là, en elle, depuis toujours.

* * *

Gora avait appris tardivement l'étrange union de Lu et de son jeune cousin Peter. C'était lorsque son ami Palade était rentré de son lointain pays, tout juste sorti de la dictature. Palade, devenu Portland dans son Amérique adorée, était allé présenter sa fiancée à sa famille. Il était revenu dégoûté par la corruption et la démagogie, un véritable chaos dans la transition de son pays vers nulle part.

Longtemps auparavant, Gora avait rencontré Mihnea Palade, au début de ses études universitaires. Une période de libéralisation de l'Est totalitaire où le levain de l'espérance agitait les jours et les nuits des amphithéâtres. L'exaltation et la défiance l'emportaient tour à tour. Étudiant en mathématiques, Palade, petit, mince, avec des lunettes à verres très épais qui glissaient sur son nez fin, se taisait beaucoup, avant de parler beaucoup. On ne savait pas qui l'avait amené dans la mansarde où bouillonnaient les controverses. Il écoutait attentivement, il répondait d'abondance. Il avait énormément lu, semblait tout savoir, conscient de ne rien savoir. Par les grandes fenêtres de l'université il scrutait l'horizon au-delà des horizons. Il travaillait beaucoup, se plaignait que la bibliothèque ne fût pas ouverte plus longtemps.

Venu de province comme un conquistador, il avait aussitôt été remarqué par les étudiants et les professeurs ; il était vite devenu suspect et cette douteuse investiture le remplissait de fierté. Il n'était pas le seul intrus dans ce groupe d'humanistes. Il y avait des étudiants en médecine et d'autres en institut polytechnique, quelques lycéens, et même des dépossédés des classes aisées, devenus ouvriers ou chômeurs, qui tentaient de s'oxygéner par la lecture et le dialogue. Dans le petit cercle d'amis, on parlait de livres que l'on se procurait par des subterfuges compliqués. Un fébrile commerce souterrain d'ouvrages inaccessibles, un monde interlope d'intellectuels. La magie de l'inconnu interdit.

L'aura mythique autour des expatriés grandissait. Certains s'étaient fait, après guerre, un nom à l'Ouest. Le grand

érudit Cosmin Dima était devenu un modèle obsédant. Palade avait déniché ses anciens livres, et même certains publiés en Occident.

Informations, livres, rumeurs, débats. Urgence des jours et des nuits. Une pause, c'est tout. À chaque instant, les illusions pouvaient se retourner en interdictions ou en crimes. La précarité et l'impatience enflammaient le dialogue, personne ne résistait à l'impatience.

L'assistant de français Augustin Gora se mêlait souvent au groupe d'étudiants. Les réunions avaient lieu dans un grenier, logement de l'un d'eux. Une vaste mansarde, pleine de vieux fauteuils et de chaises dépareillées. L'immense fenêtre leur donnait l'impression de se trouver à l'air libre, sur le toit.

Gora avait assisté à la controverse autour du *Procès* de Kafka. L'arrestation arbitraire de K. était chargée de connotations, n'importe qui pouvait être arrêté, sans justification, la terreur se livrait à des jeux absurdes. Arrêté sans motif, K. ne prétendait pas être innocent. Il semblait accablé par une faute obscure, métaphysique.

Les jeunes tentaient d'échapper aux compromis des vieux, mais ils connaissaient leurs propres lâchetés face à l'Autorité. Ils avaient appris à jongler avec les slogans pour justifier leur droit à la controverse et à la critique. Dans l'ombre, les espions guettaient : les informateurs, déguisés en rebelles, ne manquaient pas. On pouvait déceler l'intelligence, non le caractère.

Mihnea Palade avait demandé à Gora, à la fin de la soirée, s'il pouvait l'accompagner jusque chez lui. Tandis qu'ils parcouraient le parc bordant les lacs, Gora se laissa séduire, il abandonna toute prudence. Dans l'excitation de cette ivresse désirée, il lâcha qu'il avait reçu une invitation d'une université américaine. Il prenait le risque d'un vrai dialogue, il retrouvait sa dignité.

L'étudiant se tut. Tant à cause de la confiance qu'on lui témoignait dès la première rencontre, que de la nouvelle en soi. À cette époque et en ce lieu, les effets de l'isolement rendaient solidaires

tous les captifs. Les captifs de la lecture avaient encore plus de raisons d'être unis.

Lors de la rencontre suivante, on avait lu du Borges, qu'un étudiant avait traduit de l'espagnol. La planète fictive Tlön, des lieux imaginaires, le cosmos révélé par un jeu cérébral. En 1942, en France, dans l'appartement d'une princesse, on aurait découvert un objet réel portant une inscription dans l'alphabet Tlön, nom d'une planète fictive. Puis était apparu – quand-comment ? – en Amérique du Sud, dans les poches d'un mort, un métal inconnu venu aussi de Tlön. En 1944, à Memphis, Tennessee, quarante volumes de *l'Encyclopédie Tlön* avaient été soudainement signalés.

Gora suivait ces mystères captivants en regardant le jeune homme assis par terre, muet, en extase, fermé maintenant aux controverses, absorbé par les pages empruntées au traducteur après la lecture. Dans un autre récit de Borges, le suspense naît d'une enquête sur une série de crimes non élucidés. Le détective, obsédé par la logique du meurtrier, comprend trop tard le piège de ses raisonnements et se rend compte qu'il sera lui-même la prochaine victime. Il se soumet pourtant à la fatalité : il se présente au rendez-vous proposé. Avant de décharger son revolver l'assassin prononce la sentence et donne l'explication : « [...] le monde était un labyrinthe d'où il était impossible de s'enfuir [...] »¹. La victime et le meurtrier pris dans la logique du même passé ténébreux, codifié.

La lecture était à peine terminée que Palade avait bondi, électrisé, au milieu de la pièce.

– Symbolisme compliqué. Le texte se concentre, en réalité, sur l'évasion. La liberté est-elle la sortie du labyrinthe ou l'extension

1. J. L. Borges, « La mort et la boussole », in *Fictions*, traduit de l'espagnol par Paul Verdevoye, Nestor Ibarra et Roger Caillois ; nouvelle édition augmentée, © Gallimard, coll. « Folio », 1983, p. 144. (*N.d.T.*)

du labyrinthe lui-même? Et quel est le sens du mot «labyrinthe» dans une trajectoire invisible et meurtrière? Un seul coup labyrinthique, éternel... Pourquoi labyrinthique? S'il n'y a qu'une trajectoire, qu'elle soit rectiligne, rapide. En tant que mathématicien, je devrais aussi comprendre le labyrinthe d'une droite, le chemin le plus court entre deux points, même situés à une distance infinie l'un de l'autre.

La voix de l'étudiant tremblait. Une voix faible, timide, contrastant avec l'énergie des gestes et des arguments.

– Vous rappelez-vous les paroles de l'aveugle de Buenos Aires? «J'ai connu ce qu'ignorent les Grecs: l'incertitude¹», affirme Borges. Dois-je répéter la citation? Je ne la répéterai pas, mais il est bon de ne pas l'oublier. La liberté, c'est s'évader de la tyrannie d'un système mental unique, voilà ce qu'est la liberté. Pensée incomplète, ouverte, antidogmatique, l'incertitude, la nébuleuse des probabilités.

Les lunettes avaient glissé sur son nez, comme cela lui arrivait dans des moments de trouble. Il bredouillait: l'incertitude, l'imparfait permettent le débat et la révélation.

Gora était contrarié. Les paroles de Palade lui rappelaient quelque chose de lu ou d'entendu, sans qu'il situe ce souvenir. Il espérait que l'étudiant reviendrait sur cette idée.

En raccompagnant Gora, les lunettes du jeune Mihnea Palade avaient de nouveau glissé, plusieurs fois. Dans le quartier des lacs, banlieue élégante de la ville, la soirée de printemps se faisait complice des secrets et de la griserie.

Augustin Gora possédait, outre l'invitation, une chose encore plus invraisemblable – le passeport.

– Oui, j'en ai entendu parler, murmura l'étudiant en regardant l'asphalte, d'un air gêné. Vous avez de la famille là où il faut.

– La famille de ma femme, s'empressa de préciser Gora.

1. J. L. Borges, «La loterie à Babylone», in *Fictions, op. cit.*, p. 60. (N.d.T.)